L'ART ROMAN : DOMINIQUE EUDES

Une féroce volonté de vivre

L'écriture émouvante et limpide d'un grand rescapé.

Par François Bott*

Un type qui aime la vie comme ça, c'est rare. Et un type qui fait somptueusement l'éloge de celle-ci, c'est encore plus rare dans les époques moroses. Dominique Eudes est mon cousin. Je ne le cacherai pas. Pour les esprits chagrins, les professionnels de la médisance et de la suspicion, je citerai seulement Chamfort : *« Je ne dis pas du bien de cet homme parce qu'il est mon ami, mais il est mon ami parce qu'il y a du bien à en dire. »* Il y a vingt-cinq ans, rongé par un cancer du rein et des poumons et réputé perdu, Dominique Eudes fut admis dans une clinique, près de Washington, où l'on expérimentait une nouvelle thérapeutique avec une molécule appelée *« interleukine »*. Il raconte que, pour lui, ce fut une descente aux enfers, une errance de naufragé, car cette molécule avait des effets secondaires *« ravageurs »*. Dominique navigua souvent dans les couloirs de la mort. Avec celle-ci, ce fut une partie de poker. A présent, il se demande par quel miracle, quel mystère, quelle chance il a été l'un des rares rescapés parmi les *« cobayes »*, les patients qui reçurent le même traitement. C'est pourquoi il a intitulé la nouvelle édition de son livre "L'Attrape-chance », se mettant sous le patronage de "L'Attrape-cœurs" de Jerome David Salinger. Entre les séances d'interleukine et de petite mort, Dominique allait visiter les musées de Washington ou se tremper dans la mer des Caraïbes. C'étaient des sortes de vacances. Il profitait de tout ce que l'existence offrait encore. *« Je t'enseignerai la beauté des choses… »* Il éprouvait les mêmes ravissements qu'Hélène Behr dans son journal de l'Occupation, alors que, menacée d'être arrêtée et déportée à tout moment, elle se donnait le loisir de goûter la douceur du printemps parisien. Dominique était animé par une féroce volonté de vivre, de survivre et de jouir de l'existence – les petits matins comme les grands soirs. Et celle-ci n'est sans doute pas ingrate avec ses vrais amoureux. Tout cela dans une écriture souveraine, émouvante et limpide. Impeccable. **F.B.**

L'Attrape-chance, de Dominique Eudes, *Editions Saint-Simon, 244 p., 20,80 €.*

* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "Le dernier tango de Kees Van Dongen" au Cherche Midi.

Beauty is truth, truth beauty

Par Christopher Gérard*

Un livre délicieux sur Keats dans la plus pure tradition victorienne.

« *Beauty is truth, truth beauty* » proclame Keats dans son "Ode sur une urne grecque". Traducteur d'Ovide et de Tibulle, auteur d'un "Dictionnaire insolite de Venise" et d'un séduisant essai sur Sunsiaré de Larcône, cette jeune auteur décédée aux côtés de Roger Nimier, Lucien d'Azay fait sienne la devise du poète romantique anglais, qu'il développe dans un livre délicieux, "Keats, Keepsake". D'un goût parfait, puisque Les Belles Lettres ont choisi pour couverture un carrelage de William Morris, ce keepsake est, dans la tradition victorienne, une sorte d'album, de puzzle, de fourre-tout où se mêlent portraits et souvenirs, lieux et tableaux, subtiles réflexions sur le vocabulaire du poète et les états d'âme du lecteur ; bref, un modèle d'éclectisme. Un livre d'amateur, au sens le plus noble du terme, érudit sans être scolaire, raffiné avec grâce. Un livre d'écrivain, rare et précieux sur un auteur, Keats (1795-1821), que "Bright Star", le film magnifique de J.Campion, avait rappelé au souvenir de tous ceux qui n'avaient pas encore fait le pèlerinage du 26, Piazza di Spagna. "Keats, Keepsake" aborde dans un intelligent désordre la vie et l'œuvre du poète, depuis ses études médicales jusqu'à sa mort de consomption à Rome. Son goût pour les Latins comme pour Milton et Shakespeare, les principaux leitmotive de son œuvre – dont le happy gloom : l'allègre mélancolie –, les thèmes solaires et païens ("Hyperion" !), sa quête d'un sanctuaire inviolé et son sens du tragique (*« Love and fame to nothingness do sink »*), tout est abordé avec une délicatesse qui n'exclut jamais la rigueur. En somme, un essai gentlemanlike au suprême, dont l'auteur se distingue sans s'imposer. **C.G.**

Keats, Keepsake, *de Lucien d'Azay, Les Belles Lettres, 224 p., 23.5 €.*

* Écrivain, dernier ouvrage paru : "Quolibets" à l'Âge d'Homme.

De Proust à Butor en passant par Cendrars

Par Alfred Eibel*

Deux bibliothécaires nous proposent le livre en tant que personnage de roman.

Par exemple, le bibliophile aliéné peut l'être jusqu'au meurtre si l'on en croit Arno Schmidt. Le livre variante de la belle au bois dormant. Il attend, écrit t'Serstevens, qu'un prince charmant le réveille, le révèle. Quant aux nombres de signes, Madeleine de Scudéry avec ses deux millions bat Marcel Proust qui n'en compte qu'un. De nos jours Michel Butor avec ses 1111 titres bat Simenon avec ses 431. Méfions-nous des écrivains célèbres, il leur arrive d'emprunter sans vergogne des passages entiers à des livres de leurs prédécesseurs. Mensonge avec Cendrars annonçant des titres qui ne verront jamais le jour. Publier n'est pas sans risques. "Mano l'Archange" de Jacques Serguine a été interdit à l'affichage pour atteinte aux bonnes mœurs. Pauvert, qui vient de nous quitter, a défendu bec et ongles le marquis de Sade contre les inspecteurs de la moralité publique. N'oublions pas les écrivains incarcérés pour n'avoir pas su tenir leur langue. Pour couronner le tout, deux éditeurs, Jean Denoël et Gérard Lebovici furent tout simplement assassinés. Parmi ceux qui ont égaré leur manuscrit, citons T.E. Lawrence et Malcolm Lawry. L'accumulation d'études sur le sens caché de la Bible, la Torah, le Coran, le Bardo Thödol, atteint des hauteurs himalayennes. Avec nos deux bibliothécaires, on ne cesse d'aller d'étonnements en surprises. Le bourreau Molotov *« était un bibliophile méticuleux qui prenait grand soin de ses victimes les plus célèbres »*. Pourquoi ne pas publier une liste exhaustive des livres qui mériteraient d'être censurés pour médiocrité caractérisée ? Mais ceci est une autre histoire. **A.E.**

1001 vies des livres, d'Eric Dussert et Eric Walbecq, *Vuibert, 230 p., 16,90 €.*

* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "De passage à Paris" chez Finitude.

L'ENCADRÉ **Par Annick Geille***

De Fleur au cerisier en fleur

D'après Livres-Hebdo, un libraire vient d'adresser à Madame Pellerin "La littérature pour les nuls". Tout le monde n'est pas Malraux ; l'inculture de *« Fleur »* n'est pas une tempête dans un verre du Flore. Il s'agit de nos arts et lettres. Avec la gastronomie et le luxe, sans oublier la médecine de pointe, ce que nous avons de meilleur, ce qu'on nous envie hors frontières. Le passé étant l'avenir, notre culture est une valeur sûre. Aujourd'hui, elle ne serait qu'un pauvre petit ministère accordé à telle ou tel, au hasard des nominations, et peu importe qu'il – ou elle – n'en ait ni la vocation ni le goût, du moment qu'il y a quelqu'un au téléphone ? On imagine mal le Jack Lang de la période Mitterrand disant *« qu'il n'a pas le temps de lire. »* Quant à Frédéric Mitterrand, il a dû en tomber de son fauteuil d'écrivain, tout auteur étant par définition un grand lecteur. C'est à cette douceur révolue d'une époque où la lecture comptait et où le verbe de nos dirigeants – de Gaulle, Mitterrand – avait du relief, que songe Patrick Poivre d'Arvor dans "Nostalgie des choses perdues". De "Salut Les Copains" au cliquetis du Zippo en passant par le Train Bleu, les ouvreuses et leurs esquimaux de l'entracte, cet inventaire nostalgique des charmes révolus d'un passé commun nous émeut. Poivre salue au passage François Cérésa. La règle veut qu'on n'évoque pas les ouvrages d'un voisin de colonne. Je l'enfreins pour la bonne cause. Celle de la culture, encore et toujours. D'Eugène Sue aux Pieds Nickelés jusqu'à Céline et Alphonse Boudard – entre autres argoteurs illustres –, "Les Princes de l'argot" est un vibrant hommage aux champions de la langue verte, ce latin des canailles. François Cérésa analyse les trouvailles de Michel Audiard dans "Les Tontons Flingueurs". *« L'aphorisme pullule, l'euphémisme fleurit, la métaphore bouillonne. »* Un argot royal, du verbe majuscule. On revient à ce que la France a de meilleur : son art de la jactance.

Les 6 et 7 décembre prochains, Patrick Modiano recevra le Prix Nobel de Littérature. On ignore le thème de son *« discours de Suède »*. On se souvient du magnifique texte de Camus, de la fonction de l'art et du rôle de l'artiste. Tout ce que l'on peut dire en ayant lu "Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier", c'est que le narrateur (un écrivain admirateur de Buffon) chérit le règne animal et végétal. On l'imagine arpentant les salles du Grand Palais, chez Hokusai (1760-1849). Il fait halte, bouleversé par "Pivoines et papillons" ou "Bouvreuil et cerisier pleureur en fleur". Face à cette nature perdue, révolue – oiseaux, fleurs, feuillages, papillons, abeilles, – le narrateur de Modiano – à moins que ce ne soit l'auteur lui-même –, s'en va peut-être à la recherche du souvenir perdu ? **A.G.**

Nostalgie des choses perdues, par Patrick Poivre d'Arvor, *L'Archipel, 208 p., 18,50 €.*
Les Princes de l'argot, de François Cérésa, *Écriture, 240 p., 17,95 €.*

* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru "Pour Lui" au Livre de poche.

ON TROUVE ÇA BIEN

Explorateurs et chasseurs d'épices, *d'Olivier et Patrick Poivre d'Arvor.* Les Poivre écrivent sur le poivre. Un album épicé. On rencontre Bougainville, Cook, La Pérouse. Les marins-savants sont fascinants. On est fasciné. (Éditions Place des Victoires, 240 p , 29,95 €)

Le moine noir, *d'Anton Tchekhov.* Impeccable nouvelle de l'auteur de "La Cerisaie". (L'Herne, 94 p., 12 €)

Entretien avec Jean Mabire, conteur des guerres et de la mer, *de Francis Bergeron.* Le tropisme trop droitier de Mabire nous est étranger. Mais ce pirate normand était doué d'une culture prodigieuse. Ses neuf volumes de "Que lire ? Portraits d'écrivains" sont inégalés. (Dualpha, 146 p., 21 €)

Cahier de l'Herne Maurice Blanchot, *de E. Hoppenot et D. Rabaté.* De Maulnier et Maurras à Paul Celan et Derrida, le parcours de Blanchot presque au complet. Une absence de taille : Levinas. Mystère. Mais ce volume vaut par sa diversité de contributions. (L'Herne, 400 p., 39 €)

Ératosthène, *de Thierry Crouzet.* Un gros livre sur le Vinci de l'Antiquité qui, à travers la géographie, la poésie, les mathématiques et la philosophie, a essayé de trouver le bonheur. C'était trois siècles avant Jésus Christ. (L'Âge d'Homme, 148 p., 18 €)

Terminus Allemagne, *d'Ursula Krechel.* On est sur les bords du lac de Constance en 1948, un homme retrouve sa femme qu'il n'a pas vue depuis dix ans… Inspiré d'une histoire vraie, un beau livre sur la douleur de l'exil et l'importance des racines. (Carnetsnord, 438 p., 19 €)

Has-Been Club, *de Bruno Latapy.* Un roman rigolo sur la retraite (pas de Russie), où neuf globos se retrouvent Gros-Jean comme devant après avoir servi la nation, la Sécurité sociale et les caisses de retraite. On se fend la pipe. (Persée, 476 p., 25 €)

Éloge du maquereau, *de René-Louis Doyon.* Le maquereau, avant d'être un hareng, un barbeau ou un dos d'azur (bref, un proxo), est avant tout un poisson. Il se dirige avec la queue. Ce n'est pas beau ça, mon brochet ? (Serge Safran, 170 p., 12 €)

France Culture N° 11. Nouveau numéro substantiel et pluriel d'une revue qui s'impose peu à peu. Au sommaire, la transcription d'entretiens avec Marcel Duchamp, Truffaut, Sagan, Duras et, entre autres, un dossier contradictoire sur la famille, à l'heure du mariage pour tous. (Bayard, 166 p., 14,90 €)

ON TROUVE ÇA MAUVAIS

La princesse blanche, *de Philippa Gregory.* Avec ce roman sur la Guerre des deux roses, l'auteur commence par : *« Je suis si fatiguée ; je ne désire qu'une chose : dormir… »* Raté, ma vieille. C'est nous qui piquons un roupillon. (Hugo Roman, 538 p , 19,95 €)

Insoumise, *de Delphine Batho.* Insoumise ? Mon œil ! Avec les traîtres Hamon (rat), Filipetti (incompétente), Duflot (ininterrompue), Montebourg (la reine), une cracheuse dans la soupe de plus ! (Grasset, 272 p., 18 €)

Le mal français n'est plus ce qu'il était, *d'Alain Minc.* Quand est-ce qu'on le guillotine, celui-là ? (Grasset, 144 p., 10)

Malefica, *d'Hervé Gagnon.* Les aventures des Dujardin dans la France des procès en sorcellerie et des bûchers. Putain, tu brûles, coco ! (Hugo Roman, 420 p., 17,95 €)

Les hommes préfèrent les hommes, *de Brigitte Fontaine.* Et nous on n'aime pas l'insupportable Brigitte Fontaine qui a une tête énorme, une voix de rogomme, et qui, avec ou sans ses héros Viandox et Spontex, écrit comme une pelle à tarte. (Flammarion, 180 p., 17 €)

Peine perdue, *d'Olivier Adam.* Le portrait d'une communauté désemparée, reflet d'un pays en crise… Pauvre pomme. (Flammarion, 416 p , 21,50 €)

Barbarie 2.0, *d'Andrea H. Japp.* Thriller préapocalyptique écrit avec un manche à balai. Dieu merci, en guise de caution magique, deux phrases de Finkielkraut et d'Edgar Morin ouvrent le ballet (du manche). (Flammarion, 436 p , 21 €)

La vie amoureuse de Nathaniel P., *d'Adelle Waldman.* Un écrivain new-yorkais, ses femmes, sa lâcheté, les entourloupes d'un mâle moderne. Et sa théorie de clichés. Livre lu deux cents fois : on nous dit que c'est le premier de l'auteur. Comprenne qui pourra. (Bourgois, 330 p., 19 €)

Les critiques sont assurées par Service Littéraire et ses collaborateurs.